

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

GREDDINS ET GOUVERNANTS C'EST KIF-KIF BOURRIQUOT!

LE CONGRÈS DE TOULOUSE



GRAINE DE GREDDINS

D'où sortent les policiers?

La vermine sort de la pourriture, les asticots naissent dans la charogne, les crapauds dans la fange, les poux dans la saleté.

Il en est de même des roussins :

Cette saloperie germe dans les bas-fonds, — comme qui dirait dans les égouts de la baraque sociale.

C'est des êtres reptiliens. Au lieu d'aimer la lumière et de tendre à marcher de l'avant, ces animaux en pincant pour tout ce qui est barbare, vilain et ténébreux.

Y a pas d'erreur! Prenez le plus abominable scélérat, un birbe aux instincts tout ce qu'il y a de mauvais, capable de tuer père et mère, de violer des gosses de trois ans, de faire pis que pendre... Et, sans qu'il y ait besoin de modifier en rien son tempérament, il est apte à être policier.

Et foutre, n'allez pas croire que le monstre s'élève en devenant policier.

Que non pas! Il s'abaisse plutôt, se ravale encore plus bas qu'il n'était, dégringole dans les fins fonds de l'odieux.

Il n'a pas cessé d'être un criminel, — tout au plus peut-on dire qu'il a changé sa façon d'opérer.

Le plus célèbre des infects bandits qui, changeant son fusil d'épaule, de gibier à prison devint policier, c'est Vidocq.

Depuis lors, bercée par ses prouesses, toute la racaille qu'engendre la société actuelle et que, — grâce à sa mauvaise organisation, — elle pousse au mal, et pour qui on édifie tant et plus de prisons, ne rêve qu'une chose : troquer le métier de grinche, de marlou, de surineur, pour la puante profession de policier.

Qui dit l'un, dit l'autre!

Le bandit et le policier sont un seul et unique produit social : l'un est vu du côté pile, l'autre du côté face.

Mais, nom de dieu, ils sont aussi vilains sous l'un que sous l'autre de ces aspects.

—o—

Si l'on voulait citer des exemples, à l'appui de mon dégoisement, y aurait qu'à piocher les annales du crime et relire les mémoires des roussins en renom, depuis Vidocq jusqu'à Goron.

On y verrait avec quelle facilité le gibier

à prison se transforme en policier, — facilité toute naturelle puisque ce sont deux êtres de même essence : des maquereaux sociaux, des birbes qui ont un sacré poil dans la main et qui veulent bouffer aux crochets du popolo.

Comme échantillon de cette racaille, que je serve aux copains, — avec des pincettes, — un sale échantillon de ce que sont les policiers.

Transportons nous à Barcelone :

Ya, là-bas, un français, — oh! c'est un mossieu honnête! — il s'appelle Durand et il est le chef des policiers chargés de surveiller les français résidant dans la ville.

Et y en a épais de français à Barcelone!

Inutile de dire que le Durand en question est gobé par toute la légumerie — tant espagnole que française.

Pourtant, les justiciards de notre patelin n'ignorent pas les faits et gestes de ce policier qu'ils ont tant à la bonne : avant d'aller opérer en Espagne, il a pratiqué la police en France; c'est un ex-commissaire central à Bayonne et à Bordeaux. S'il a été obligé d'émigrer c'est parce qu'il a voulu cumuler, être grinche et roussin en même temps : à telle enseigne que la gouvernance fut obligée de le révoquer et de le faire condamner à deux ans de prison.

C'était du chiquet! S'il n'eût tenu qu'à eux, les marchands d'injustice ne se seraient

pas offusqués des opérations du Durand. Mais y a le populo!

Or, pour la galerie, pour ne pas perdre leur prestige, les chats-fourrés firent semblant de partir en guerre contre le roussin en question. Malgré ça, ils ont toujours conservé de bonnes relations avec lui — et ne pouvant l'employer en France ils l'ont expédié à Barcelone où, en toute sécurité, il continue son métier de roussin..., et peut-être l'autre....

Un des fourbis que le Durand pratiquait avec le plus de brio, c'était le chantage avec les vieilles garces, patronnesses des boîtes à gros numéros : il leur faisait cracher de bonnes mensualités et fermait les yeux sur le commerce de gosselines mineures que faisaient ces immondes chamelles.

Le quart-d'œil avait l'excuse de ne pas être seul à taper les marloupiasses : certain jugeur ne faisait pas la fine bouche et palpaux aux mêmes caisses....

Et, soit que ce chat-fourré mariolé ait été plus à la roue, soit qu'il ait été plus prudent ça ne lui a pas porté malheur.

Pour en revenir au Durand, chef de la police française à Barcelone, vous voyez d'ici le birbe, — il vaut l'os!

Et, les bons bougres, je n'ai pas besoin d'ajouter que ce crapuleux n'a jamais été en retard de vacheries avec ceux de nos compatriotes qu'il a pu agripper.

—o—

Ce monsieur Durand de Barcelone est-il un phénomène espatrouillant, une vipère à deux têtes, un scorpion à trente-six dards?

Pas du tout! Il est de même farine que tous ses copains, et on peut en dire autant de toute l'engeance gouvernementale.

En effet, qu'est-ce donc qu'un gouvernant, sinon un bandit de grand chemin qui, trouvant qu'en ce siècle le dévalisage des diligences ne nourrit plus son homme, — pour la simple raison que les diligences sont passées de mode, — a modifié ses plans d'attaque?

L'animal s'est maquillé de civilisation : au lieu d'opérer à l'orée du bois, il s'embusque dans un ministère, une caverne législative ou derrière un guichet et, sans fatigue, sans attraper d'ampoules, il réalise des bénéfices supérieurs à ceux de ses ancêtres, les détoursseurs de diligences.

Les jean-foutre qui, à notre époque, farcis d'esprit autoritaire, ont la rage de la domination, sont des brutes des anciens âges lâchées dans des siècles de progrès.

C'est des monstres!

La bête féroce qu'était l'homme à l'âge de pierre se retrouve chez eux, simplement vernissée de civilisation.

Au Moyen-Âge, ces crapulards se juchaient au haut des montagnes et, sur un coin escarpé, perchaient leur donjon : de là, ils dominaient la vallée! Le paysan devait courber la tête, cultiver la terre pour eux et être leur larbin; quant aux voyageurs qui circulaient d'un patelin à l'autre il leur fallait payer un droit de passage aux bandits du château.

Quelle différence y a-t-il entre ces grands seigneurs, prélevant un tant pour cent sur les types qui passaient à leur portée, et nos douaniers et employés d'octroi?

Aucune!

Et, si le paysan n'est plus serf de nom, ne continue-t-il pas à l'être de fait? Ne doit-il pas, sous une forme uniquement moins révoltante qu'autrefois, carmer la dime au percepteur? N'est-il pas toujours le larbin du richard, ne doit-il pas aller à la caserne, y passer les plus chouettes années de sa vie, pour protéger les capitalos?

Evidemment, si!

Donc, nous serions bougrement gourdes si nous n'étions pas assez fins pour voir de quoi il retourne : la barbarie n'est pas morte!

Les barbares, sorte de sauvages civilisés, sont des brutes qui ont à fleur de peau les instincts carnassiers de la brute.

Suivant le milieu où ils se trouvent jetés ils deviennent des Pranzini ou des Anastay,

Ou bien des Gallifet, des Méline, des Arton, des Lesseps,

Et foutre, y a pas de distinguo à faire entre ces sales chameaux :

C'est tous mêmes gredins!

—o—

Ça durera-t-il toujours ainsi?

Nom de dieu! ce serait bougrement malheureux!

Si abominable que soit ce qui se passe, y a un remède à ces horreurs : et c'est pas la mer à tarir!

Il suffit d'agencer la société assez chouette-ment pour que les instincts mauvais que les uns et les autres pourraient encore avoir dans le ventre ne trouvent pas un terrain pour germer et se développer.

Le jour où chacun aura ses coudées franches, où on bouffera à sa faim et où on aura soupé de se laisser gouverner, les Pranzini, les Gallifet et les Méline ne seront plus à craindre, parce qu'il n'y aura pas mèche que leur crapulerie s'épanouisse.



HORREURS MILITAIRES

Il ne se passe pas de semaines, nom d'un foutre! où nous n'ayons à signaler les horreurs qui se dévident dans ces bons dieux de casernes.

Et, foutre! y a mèche à jaspiner.

La semaine dernière, j'énumérais, à la galo, quelques uns des avaros survenus aux troupes lors des grandes manœuvres. Il paraît, nom de dieu, que ça ne suffisait pas aux galonnards.

La Camarde fauchant à toute volée dans les rangs des troupes n'a pas ému, un seul instant, ces bougres de traîneurs de sabre!

Au contraire, y en a de ces brutes qui ont voulu lui faire la pige.

Elles ont voulu avoir leur cadavre.

Parfaitement!

Et ça se passe en plein sous le soleil, au pays où les crevés de la haute vont se refaire les poumons, et aux yeux d'une trifouillée de griffetons, tant réservistes que de l'active, sans qu'aucun de ces troupes ne clame son indignation!

C'était par discipline que les gas ont assisté, sans intervenir, au supplice d'un de leurs camarades; parce qu'ils ne doivent pas raisonner les actes des supérieurs — lors même que ceux-ci commettent les pires salauderies. — Et ça fait la force des armées, cette discipline, bave les andouillards.

C'est bougrement avilissant pour les troupes, mille polochons!

—o—

Le fait suivant a d'abord été, suivant l'usage, tenu soigneusement caché par les grosses légumes de l'armée.

Ce n'est qu'une fois que les réservoirs ont été libérés qu'ils ont retrouvé leur langue pour raconter le martyre qu'avait enduré l'un d'eux, — jusqu'à ce que, d'ailleurs, la Mort vienne y mettre un terme.

C'est au 112^e lignard que ça s'est passé. Un réservoir, Sebena, machiniste à l'Opéra de Nice, était gravement malade.

Turellement, il s'en fut consulter le médecin-major qui, dur comme la plupart de ses semblables, l'envoya bouler avec perte et fracas.

Sans se décourager et à quatre reprises différentes, Sebena retourna voir le vétérinaire. Et à chaque fois le pauvre gas fut engueulé et menacé d'être foutu au clou.

Les manœuvres arrivèrent. Sebena fut tenu « à l'œil » par son capiston et, quoique très faible, obligé de suivre le bataillon dans toutes les marches et contre-marches.

Il arriva même que dans une marche entre le col de Brouis et Giandola, le brave capitaine après avoir insulté le pauvre réservoir se déboutonna de six jours de prison qui furent généreusement octroyés à Sebena, parce qu'il voulait tirer au cul.

Et le pauvre bougre fit des efforts pour marcher encore!

Mais pas longtemps, car, à bout de forces, il tombait inanimé sur la route.

Et le capiston se purlécha les babines : au

lieu de faire la petite guerre contre un hypothétique « ennemi », il avait un vrai machabée!

Ça serait un sûr garant pour son avancement.

Notez, les copains, que six majors ou aides-majors se trouvaient présents et qu'aucun ne secourut Sebena.

Mais, bah! à la guerre comme à la guerre, on ramasse ses blessés ou ses morts, on ne perd pas son temps à leur donner des soins.

En conséquence Sebena fut collé dans une voiture régimentaire et transporté à l'hôpital militaire de Nice, accompagné seulement d'un infirmier.

Et, à peine arrivé à l'hospice, le réservoir tournait de l'œil — pour la patrie!

—o—

Il paraît qu'un général, monsieur Metzinger, a ordonné une enquête pour établir des responsabilités.

C'est encore du chiquet; l'enquête n'aboutira qu'à un galon de plus pour le capiston et le médocastre.

Le seul responsable c'est Sebena. Il n'avait pas besoin d'être malade, un soldat n'est jamais malade et ce n'est que pour embêter ses supérieurs — de bien braves gens! — qu'il a fait exprès de casser sa pipe.

Et vous verrez, les copains, que l'enquête se fermera sur ces conclusions.

—o—

Une autre culotte de peau qui fit des siennes aussi, c'est le capitaine Plaudé, du 113^e, à Blois.

Cette brute commandait l'exercice sur le Champ de Mars, à Châteauroux, aux griffetons ne participant pas aux manœuvres.

Plusieurs nom de dieu de pékins regardaient pivoter les troupes, ce qui emmiellait le Plaudé.

— C'qui foutent à regarder comme ça, scrognieugnien, ronchonna la culotte de peau. Vais te sabrer tout ce tas de cosaques.

Et, éperonnant son canasson, le sabre levé, il chargea sur le populo.

Au premier rang se trouvait un jeune homme; le capiston lui détacha, à tours de bras, plusieurs coups de plat de sabre sur les épaules tout en l'engueulant comme du poisson pourri.

Et le populo de se tireflûter, kif-kif une volée de moineaux.

Mais le galonnard voulait en tenir un de ces bougres de pékins. Il détacha un caporal et deux troupes à la poursuite du fiston qui avait écopé, lesquels ramenèrent le fugitif au poste d'où il fut bouclé à la prison militaire.

Il fallut l'intervention du quart d'œil pour faire relâcher le victime.

M'est avis, nom de dieu, que si la foule n'était pas si lâche, quand elle subit les bourrades d'un salaud, des faits comme celui-ci se produiraient moins souvent.

—o—

Mais, foutre! laissons, pour le moment, les salauderies qui se dévident dans les casernes de France.

Allons en plein pays du crime, au delà de la Méditerranée, où les horreurs se perpétuent : en Algérie.

On a assassiné, lundi matin, un « joyeux » du 2^e bataillon d'Afrique.

Le mot assassinat n'est pas déplacé : on pourrait dire même assassiné avec préméditation.

J'ai parlé souvent des « joyeux ». Je n'y reviendrai pas. Leur vie est plus horrible que celle des prisonniers.

Ils savent bien quel jour ils sont arrivés dans les géhennés où ils sont parqués, mais pas un ne peut se prononcer sur la date fixe où il quittera ces enfers.

Comme dans tous les bagnes, on a ajouté à leurs souffrances la privation de femmes.

Et les crapulards dirigeants s'étonnent que ces hommes en arrivent parfois aux pires dérégléments!

Chevallier, le buté de lundi, soi-disant avait été surpris au moment où il commettait un acte immoral.

Il aurait esquissé un geste de menaces envers un caporal qui l'engueulait, — s'il ne le frappait pas, ce qui n'est pas démontré.

Pour ce geste, le cabot, lâche comme tous les bas gradés de ces troupes, l'a fait passer en conseil de guerre.

Le geste a été dénoncé comme coups de poing et les galonnards n'ont rien imaginé de mieux que de condamner à mort ce malheureux.

C'est la règle, quand il s'agit de « joyeux », — et une règle sans exceptions.

Or, lundi matin, au petit jour, Chevallier —

vingt-trois ans! — était amené au champ de tir de Tagarins, où s'érigait cet emblème patriotique : le Poteau.

Avant que l'on ne l'oblige à s'agenouiller, Chevallier fit remarquer que, l'avant veille, on avait gracié un de ses codétenus, condamné à mort pour l'assassinat d'un de ses camarades...

Les bourreaux n'ont rien répondu. Le meurtre d'un simple troubade est mille fois moins grave qu'une irrévérence envers un corporal.

Étant agenouillé, Chevallier a entendu la sentence qui le condamnait à mourir, puis un ignoble ensoutané l'a souillé de ses immondes baisers.

Cinq cents bons bougres d'Alger murmuraient lors de cette sinistre comédie. Le colonel du 1^{er} zouaves, s'érigeant en policier, donna l'ordre aux sentinelles d'arrêter quiconque ne trouverait pas à son goût ces macabres simagrées.

Puis, douze sous-offs, choisis parmi les plus vieux, — les plus brutes — ont visé la poitrine du supplicié.

Un crépitement... et Chevallier tombe la face contre terre.

Un dernier coup de fusil se fait entendre, tout seul, lâche. C'est le coup de grâce, tiré à bout portant dans l'oreille de ce cadavre.

Les cannibales qui gigotent la danse du scalp autour de leur victime sont bien arriérés, comparés aux civilisés. Et c'est au son de la marche des zouaves :

On les a vu revenir d'Italie
Ces fiers soldats....

que les troupes ont défilé devant cette loque sanglante qui gisait en bouillie au pied du Poteau.

Des exécutions comme ça se passent de commentaires et il semble, au contraire, que ces lugubres comédies devraient inculquer aux troubades qui en sont témoins, autre chose que le respect dû aux supérieurs...

L'Inquisition continue!

Les Torquemada espagnols sont d'une hideur sans pareille. Ce n'est plus à démontrer!

Ces cochons infernaux ne savent quoi inventer pour se rendre encore plus répugnants et plus odieux.

Voici maintenant qu'ils ne veulent plus mettre en liberté les malheureux innocents qui, depuis plus d'un an, sont enfermés dans la forteresse de Montjuich ou les prisons de Barcelone.

Pourtant, par deux fois, ces pauvres gas ont été déclarés innocents : primo, par le conseil de guerre de Barcelone; deuxième, par le conseil supérieur de Madrid.

D'autres qui se trouvaient dans le même cas, détenus malgré l'acquiescement, furent bannis du royaume et conduits à la frontière, — seulement ils durent payer leur voyage.

Les prisonniers qui ne purent trouver les quelques pièces de cent sous nécessaires, ne purent partir, — la gouvernance espagnole qui est aussi rapace que sanguinaire, — ce qui n'est pas peu dire, nom de dieu! — ne voulant pas les lâcher sans pognon.

Arrive la crevaillon de Canovas.

Alors, les Inquisiteurs changèrent encore : ils refusèrent de mettre en liberté — même contre gallette — les prisonniers qu'ils ont dans les griffes.

Y a pourtant pas mèche d'accuser ces malheureux d'avoir été les complices d'Angiolillo?

Ils sont au bloc depuis plus d'un an!

Les bandits se foutent de ça : ils ne sont pas à ça près! Ils ont des prolos dans les griffes, ils ont le moyen de les faire souffrir, de les martyriser encore..., et ils ne veulent pas s'en priver!

Tout de même, est-ce assez monstrueux? les pauvres bougres encore détenus le sont parce que, eux, leurs familles, leurs amis sont dans la purée jusqu'au cou et n'ont pu réussir à payer au bon moment.

On leur fait donc un crime de leur pauvreté!

Ces malheureux prisonniers ont réussi à faire passer une protestation; malheureusement, les gas que ce cri de désespoir va fiche en rogne et faire bondir sont justement les pauvres bougres; quant aux richards et aux

gouvernants, si monstrueuses que soient les scélératesses des Torquemada espagnols, ils les approuvent, — ou tout au moins les laissent s'accomplir sans piper mot.

Cette protestation, la voici :

« On a écrit assez sur la mesure de bannissement qui nous a frappés et surabondamment démontré ce que cette mesure renferme d'injustice et de despotisme pour que nous considérions nécessaire d'y revenir.

« Des cent quatre-vingt-quinze qui en avons été l'objet, cinquante — ce nombre ayant été fixé par le gouverneur — furent conduits en France le 12 juin dernier; le départ pour Marseille d'un autre groupe allait s'effectuer peu de jours après quand il fut suspendu par ordre du ministre de l'intérieur.

« Les détenus Monténégro et Corominas — on se souviendra que, pour ce dernier, le fiscal, deux mois auparavant, avait demandé la peine de mort — bénéficiaient d'influences spéciales et se rendaient librement en France non sans avoir joui de quelques heures de liberté à Barcelone pour y prendre congé de leurs familles et de leurs amis.

« Favorisés des mêmes conditions spéciales, deux autres détenus, Fô et Muntaner, pouvaient se rendre aux États-Unis sans être même accompagnés d'une note qui eût pu leur être préjudiciable.

« Plus tard, le 15 juillet, assez heureux pour disposer de vingt-cinq duros ou plus, un nouveau groupe de vingt-huit étaient conduits en Angleterre et y recouvraient leur liberté.

« Nous restions, encore à cette date, soit à Montjuich, soit dans la prison civile, au nombre de 113, non parce que les plus coupables — celui qui est honnête, amant du travail et de la famille, saurait-il jamais être un danger pour l'ordre social! — mais parce que les plus pauvres.

« Mais à ce moment aussi, malgré notre énorme délit de pauvreté, il nous fut permis d'espérer que la liberté allait nous être rendue, à la condition de quitter l'Espagne : la junte des autorités de Barcelone, apprenions-nous, venaient d'accorder cette résolution.

« Alors se produisit l'attentat dont M. Canovas fut victime, attentat auquel, est-il seulement besoin de le dire, nous étions absolument étrangers. Combien cependant sont mortes toutes nos espérances, attendu qu'en notre malheureux pays la justice paraît toujours dépendre d'un accident imprévu quelconque.

« Et à cette heure, manquant autant de sérénité que trop affecté de passion le gouvernement, à en juger par les mesures qu'il prépare, ne vise rien moins qu'à châtier avec la plus grande dureté notre délit unique, celui de n'avoir pu réunir assez d'argent pour payer notre voyage à l'étranger.

« C'est là un tel outrage au droit et à la justice, une iniquité si grande que les personnes honorables, celles qui doivent à leur clairvoyance et à la noblesse de leurs sentiments d'apprécier les faits avec impartialité, l'Espagne libérale ne peut consentir ni tolérer.

« Dure, bien dure est la loi de répression de l'anarchisme du 2 septembre 1896, mais qu'elle soit appliquée opportunément et contre qui l'enfreint, qu'on réorganise la police, puisque celle qui existe est très insuffisante et cause principale des maux que nous déplorons tous, qu'on en crée une nouvelle si on le juge nécessaire, mais que jamais, sous aucun prétexte, la loi soit transgressée et la justice foulée aux pieds par notre déportation dans une colonie, puisque détenus bien avant la promulgation de la loi de septembre 1896, nous n'avons pu encourir cette peine — la transportation qu'elle réserve seulement contre les individus convaincus de rupture de bannissement et alors que, ainsi que nous l'avons expliqué, notre unique délit consiste en n'avoir pu disposer de quelques misérables duros que possèdent tant de consciences souillées.

« Un peu plus de justice, un peu plus d'humanité, messieurs les gouvernants! »

Fort de Montjuich et prisons nationales de Barcelone, septembre 1897.

Mariano Alvary, P. O. Curriols, Pedro Marta, Pedro Costa, Bantista Cervera, Baldomero Cornado, Gabriel Llibet, Antonio Tetras, Domingo Fruits, Pedro Carrera, Jésus Aparicio, Francisco Sala, Jaime Lionart, Jancinto Mestrich, Ramon Ardjaca, Constantin Amigé, Esteban Cuyas, Mateo Roca, Francisco Cardenal, Pedro Fontanillas, Sébastien Cufapé, Carlos Bielsa, Mariano Valls, José Montemar, Ramon Ars, Pedro Perramon, Antonio Sero, Manuel Simon, Julien Moutés, Frédéric Curt, Vicente Fossas, José Poch, Jaime Cabassal, José Chinchilla, J. Vives, Francisco Elias, Madjin Arge-

lich, Antoine Navarro, Francisco Toldra, Esteban Martorell, Buenaventura Murata, Ramon Fout, Francisco Rulb, Salvio Puig, Geronimo Otin, Manuel Susagna, Geronimo Nonbiela, Francisco Freixa.

A l'instar de la France

La muflerie gouvernementale qui sévit dans notre garce de république gagne les patelins qui, quoique monarchistes, étaient restés moins salauds.

Ainsi, la Belgique où pourtant, y a davantage de liberté avec Popol que nous n'en avons avec le Tanneur à la manque, emboîte le pas : sa vacherie est à l'instar de la France.

Et, c'est pas peu dire, mille tonnerres!

La semaine dernière, Louise Michel et Broussouloux étaient allés là-bas pour faire une série de conférences au bénéfice des martyrisés d'Espagne.

Tout naturellement, dans ces réunions, les orateurs auraient étalé au grand jour toutes les horreurs d'Espagne, et le populo belge eût bondi d'indignation.

C'est ce qui a déplu à la gouvernance belge.

Malgré son libéralisme hypocrite, le gouvernement belge est aussi charognard que celui d'Espagne, c'est pourquoi il a fichu hors frontière Louise Michel et Broussouloux.

Popol a ainsi manifesté sa solidarité avec les grands mecs de l'Inquisition.

Mais foutez, à Bruxelles, le populo l'a trouvée mauvaise!

La première réunion devait avoir lieu à la Cour de Bruxelles et c'est quelques minutes avant l'ouverture de la séance que la police a fichu le grappin sur Louise Michel et Broussouloux, et les a expulsés.

Les bons bougres ont rouspété, surtout les fistons de la Jeune Garde Socialiste : y a eu des manifestations dans les rues et on s'est tamponné avec la police.

Et, foutez! ce soir-là, on a pu croire que Lépine avait expédié par le télégraphe les meilleurs assommeurs des brigades centrales.

Malgré tout ça, la réunion a eu lieu : la Jeune Garde a improvisé un meeting d'indignation et on sentait dans l'air des envies de rouspétance qui n'étaient fichtre pas à l'instar de la platitude française.

Ah, foutez! si un peu partout, quand les charognes de la haute éprouvaient d'aussi énergiques résistances, ils seraient moins canulants.

LE CONGRÈS DE TOULOUSE

CONGRÈS SYNDICAL

Cette semaine ont eu lieu à Toulouse deux congrès : primo, le congrès de la Fédération des Bourses du Travail; deuxième, le congrès des Syndicats ouvriers de France.

A ce dernier congrès, le copain Pouget y a assisté, délégué par le SYNDICAT INDÉPENDANT DES CORDONNIERS COUSU MAIN DE PARIS, par la FÉDÉRATION DES SYNDICATS OUVRIERS DE VIENNE et par la BOURSE DU TRAVAIL D'AMIENS.

Voici les tuyaux qu'il envoie de Toulouse :

Toulouse, lundi soir.

Le Congrès s'est ouvert ce matin; on est près d'une centaine de délégués, venant au nom d'un millier de syndicats.

Ce qui, dès l'ouverture du Congrès, fait impression, c'est l'élimination de la politique. La journée s'est passée sans qu'on en ait dit un traître mot.

Les politiciens sont de sortie! En fait de députés y a tout juste Fabérot qui s'efforce de faire oublier qu'il est un des élus du suffrage universel.

Tant mieux, y aura moins de chamalleries! Et fichtre, il n'est pas trop tôt que les syndicats ouvrent leurs lucarnes et se rendent compte que la politique et les politiciens sont le grand ferment de discorde qui divise et paralyse le nerf du populo.

Les corporations ne veulent plus faire la courte échelle aux ambitieux, — c'est très bien!

Pourtant, les vieilles balançoires parlementaires n'ont pas encore été mises au rancard.

C'est ainsi qu'on discutait pendant plusieurs heures pour savoir comment on votera : les uns demandent qu'on vote par délégué présent, d'autres en pincent pour que chaque délégué ait autant de voix qu'il a de mandats.

Au fond de cette chicane, y a des arrières-pensées de coterie : les blanquistes et allemands se reluquent un tantinet de travers...

La politique n'est pas encore extirpée radicalement des corporations : quelques uns voudraient la remettre sur le tapis, — en sourdine ! Ils en seront pour leurs frais.

Sur la proposition de Guérard, le délégué des chemins de fer, il est décidé qu'on prononcera sur toutes les questions à mains levées, sauf quand dix délégués réclameront qu'on vote par syndicats représentés.

Ouf ! voici cette question désagréable dans le sac !

En ce qui me concerne, je ne vois pas bien à quoi rime cette discussion ?

Qu'y a-t-il besoin de voter ?

Un congrès est une réunion de bons fieux, venus d'un peu partout pour échanger leurs idées et leurs tendances, discuter sur des points de tactique, se mettre d'accord pour faire front contre l'ennemi et, en élargissant leur cercle de connaissances et de relations, élargir leur puissance de propagande.

En raison de cette besogne éducatrice, un Congrès n'a pas grand chose à fiche.

Malheureusement, influencés par les ragougnasses parlementaires, ils sont peu nombreux les délégués qui n'ont pas encore un vieux levain de parlementarisme au fond du cœur.

Donc, on parle ! On vote..., on vote !... Ouf !

— 0 —

Voici une autre question mise sur le tapis : le Jean-Foutre De Selves, préfet de la Seine de son métier, s'est permis d'interdire aux prolos qui turbinent dans les services municipaux de venir au Congrès de Toulouse.

En réponse à cette muflerie, l'Union des Syndicats de Paris, par l'entremise de son secrétaire Baumé, a engueulé le Selves et l'a rappelé au respect de la loi sur les syndicats.

Ça n'a fait ni chaud ni froid !

La loi, le Selves s'en bat l'œil : quand elle lui est favorable, il la respecte, — quand, par un sacré hasard, elle tourne contre lui, il la viole.

Et il ne viole pas que les lois !

Donc, les prolos de la Ville de Paris n'auraient pas pu envoyer un de leurs copains au Congrès, s'il ne s'était trouvé l'un d'eux qui, ayant son congé annuel à prendre, l'a utilisé pour venir à Toulouse.

On demande un blâme pour le Selves.

Zut, alors !

Voici que le parlementarisme revient à fleur de peau : des blâmes !... Oh la la ! ce que le préfet s'en fiche !

Tous les congrès du monde peuvent lui en voter des charibotées, ce n'est pas ça qui lui coupera l'appétit ou l'empêchera d'aller aux goguenots.

Alors, je demande à mettre mon grain de sel dans la discussion :

J'explique que voter des blâmes aux gouvernants c'est peu malin, attendu qu'en agissant comme ils font les dirigeants ne sortent pas de leur rôle. Au lieu de subir leurs injonctions, de baisser la tête quand ils nous dicent leurs fantaisies, ne vaudrait-il pas mieux se rebiffer ?

Pourquoi ne pas répondre du tac au tac ? Pourquoi, quand les autorités nous flanquent une gifflée, ne pas leur administrer un coup de pied ?

Il faut sortir du parlementarisme et entrer dans l'action !

Il faudrait nous habituer à doser notre production sur le salaire que nous donne le patron : quand il diminue le salaire, restreindre d'autant la quantité ou la qualité de la production ; s'il augmente les heures de travail, réduire notre activité en proportion.

De la sorte, quand l'exploiteur serait vaincu — ce qui ne tarderait guère — qu'il joue un jeu de dupe en voulant nous serrer la vis, il ferait moins le mariote.

Ainsi, il y a quelques années, à la suite d'un congrès des employés de chemins de fer, les journaux bourgeois racontèrent que, avec la mince somme de dix centimes..., dépensés à propos, chaque prolo des chemins de fer pouvait se payer le luxe de mettre un train, attelé des plus puissantes machines à vapeur, dans l'impossibilité de démarrer.

Ce fut un ahurissement dans les classes dirigeantes ! Il y eut des cris de rage.

Pourquoi tout ce bruit ?

Parce que les grosses légumes se sentaient atteintes et qu'elles craignaient sérieusement.

En effet, que faire en présence de cette immobilisation des trains, de cette obstruction des voies de fer ?

Rien ! Le capital se trouverait le bec dans l'eau.

Envoyer des bataillons armés du fusil Lebel, ou encore, faire remplacer les grévistes par des soldats ?

A quoi bon !

Le mal serait irrémédiable...

Que pourraient tenter tous les troubades du monde contre cette nouvelle tactique ?

Ici, il n'y a plus de collectivistes à disperser, — il a suffi d'un homme d'initiative pour troubler la quiétude du capital.

En conséquence, je fais la proposition suivante :

Le Congrès reconnaissant qu'il est superflu de blâmer le gouvernement qui est dans son rôle en serrant la bride aux travailleurs, — engage les travailleurs municipaux à faire pour 100.000 francs de dégâts dans les services de la Ville de Paris, pour récompenser M. de Selves de son veto.

Beaucoup de délégués approuvent, — le fourbi les sort de l'ordinaire !

Mais voici que des pisse-froid y trouvent un cheveu : un collet monté proclame que ce n'est pas sérieux et que ma proposition ne peut que discréditer le Congrès.

Je lui fais observer que le truc que je préconise ne vient pas comme des cheveux sur de la soupe, mais que c'est tout simplement le commencement de la mise en pratique d'une tactique nouvelle, — au moins en France.

Mais, voici le délégué des travailleurs municipaux qui ajoute son grain de sel : il explique que couper des roses ou dévisser des robinets ne peut conduire à rien et que, au surplus, c'est toujours les contribuables qui casquent.

Je voudrais bien pouvoir lui répliquer quelques mots, — mais la discussion est close.

Evidemment, si, sous prétexte de sabotage on se fichait à dépioter à propos de bottes, y aurait rien d'épatant, ni de révolutionnaire. Ce qu'il faut, c'est que le sabotage rime à quelque chose et ait une répercussion sociale.

Ainsi, ce ne serait pas malin de la part des camarades de la Ville de saboter dans les quartiers ouvriers ; par contre, ce ne serait pas trop mouche, s'ils avaient le nez assez creux pour empuanter les quartiers aristos, l'Aquarium et la Triperie sénatoriale.

Quant à l'argument des contribuables, il n'est pas fort non plus !

A ce compte, il faudrait respecter tout ce qui existe, ne jamais déranger l'alignement social actuel, sous prétexte de ne pas porter préjudice aux intérêts du passé.

Tout ça, c'est des mesquineries !

Il faut voir les faits d'un point de vue plus général : le jour où les travailleurs de la Ville de Paris, — ne pouvant résister à l'exploitation et à la domination qu'ils subissent par la grève, — se ficheront à saboter et à tirer au cul, les Parisiens ne paieront pas un centime de plus.

En tous les cas, on pourrait fiche le même argument dans les jambes de tous les bons bougres qui se rebiffent : chaque fois qu'il y a une grève, que les autorités se fichent en branle, qu'on expédie des troubades sur les lieux, qui donc paie les frais ?

Les contribuables !

Donc, si on voulait prendre à la lettre l'argument du délégué des travailleurs municipaux, jamais les prolos ne devraient se fiche en grève, jamais ils ne devraient rouspéter, — afin d'éviter une augmentation sur la note des contribuables.

Quelle couillonnade !

Au lieu de chercher ainsi la petite bête, il faut se dire que tous les moyens de résistance ont du bon, — et que les meilleurs sont ceux qui causent le plus de mal aux capitalistes tout en étant le moins désastreux possible aux turbinateurs.

Et c'est le cas du sabotage !

Mais, revenons au Congrès : ma proposition, mise aux voix, n'a pas été adoptée, — le mal n'est pas grand !

Je ne la faisais pas pour la faire accepter : mon dada était de mettre une idée en circulation simplement. Quant à supposer que, à brûle-pourpoint, par emballement, l'unanimité des délégués allait s'emballer pour, — non !

Il faut le temps de la réflexion.

La graine est jetée en bon terrain et elle germira.

LE CONGRÈS DES BOURSES DU TRAVAIL

A ce congrès qui a eu lieu avant l'ouverture

de celui des syndicats, assistaient, entre autres camarades, Delasalle et Pelloutier.

Dans cette parlotte comme dans l'autre, la maladie parlementaire s'est étalée : malgré que les politiciens de marque en fussent absents, on sentait que deux coteries politiques se trouvaient en présence, cherchant toutes deux, sous le pavillon des questions économiques, à attirer à elles les syndicats ouvriers.

Heureusement, ça prend de moins en moins : les corporations commencent à avoir les pieds nickelés et à ne plus vouloir marcher pour la politique.

Les délégués conscients qui se sont trouvés à ce congrès auront radiné chez eux très désillusionnés sur l'utilité de l'immixtion de la politique dans la solution de la question sociale.

Ça fait une sale mixture, une sacrée poison !

Dans cette parlotte, derrière chaque question en discussion on sentait le bout de l'oreille des rivalités de partis : c'étaient surtout les blanquistes qui tiraient des plans pour accaparer la Fédération des Bourses.

C'était tiré de longueur !

Trop de longueur, même.

Comme, à Toulouse, il y a une belle floppée de blanquos, surtout dans l'administration de la Bourse, les grands chefs espéraient bien arriver à leurs fins.

Au dernier moment, voyant que ça n'allait pas à leur guise, ils avaient fait venir, comme renfort, un des bonnets du Comité Central.

Mais foutre, ça a été pour eux une sacrée veste !

Les délégués qui n'ont pas de parti pris et qui marchent franchement pour la Sociale, ont vu la ficelle et ont tiré à cul.

Les questions qui étaient à l'ordre du jour du Congrès ne sont venues en discussions que par raccroc ; on avait perdu tellement de temps en papotages insignifiants et personnels qu'il n'en restait plus pour fiche les questions sérieuses sur le tapis.

Deux questions surtout méritaient l'attention : on a cherché les moyens de grouper les paysans et de les entraîner dans le mouvement révolutionnaire ; malheureusement, le temps a manqué et la discussion n'a pu avoir l'ampleur qu'elle mérite.

L'autre question sérieuse a été celle du groupement des sans-travail ; l'opinion dominante a été que les sans-travail manquaient d'initiative par le fait même de la misère qui les étirent. Par conséquent, c'est un peu s'illusionner que de tabler sur l'énergie des sans-travail pour chambarder le vieux monde : ils ne se mettent en branle que lorsque les révolutionnaires conscients leur auront donné l'exemple et auront déjà engrené le mouvement.

En résumé, les politiciens qui ont tenté d'accaparer la Fédération des Bourses pour en faire un instrument de parti ont fait un four complet.

Et c'est pour nous la preuve qu'il y a énormément de propagande à faire dans les groupements corporatifs qui, de plus en plus, en viennent à comprendre que c'est en tournant le dos à la politique qu'on préparera l'émancipation intégrale du peuple.

L'Insurrection Cubaine

Les Cubains donnent un sacré fil à retordre aux Espagnols : ces dernières semaines, ils leur ont administré de rudes tatouilles.

Certes, les Cubains ne sont pas ferrés à glace sur les théories idiotes du militarisme, mais ils y vont dare-dare : ils sont audacieux et ne barguignent pas sur les moyens.

Y a donc pas d'illusions à se faire : que les Espagnols fassent leur deuil de Cuba, — un de ces quatre matins il leur faudra battre en retraite pour de bon.

Quant aux sacrés nom de dieu de capitalistes qui ont armé leur belle galette, pour permettre aux bandits d'Espagne de maintenir leur domination barbare sur les colonies américaines, — c'est au bout d'une fourche qu'ils reverront leurs millions.

Ce qui est plus triste c'est que des milliers de prolos laisseront leurs carcasses sur les champs de bataille, soient qu'ils soient déquillés par les insurgés, soient qu'ils soient mouchés par les fièvres des pays tropicaux.

Le total des victimes innocentes dépasse toute imagination !

Trois fois par semaine, les bateaux ramènent de Cuba en Europe les troubades malades et blessés. Et c'est quelque chose de tout à fait pitoyable ! Ceux qui reviennent sont aux trois

quarts flambé, — ce n'est que des cadavres vivants !

Les malheureux n'ont plus que la peau sur les os; ils ne sont pas jaunes, mais verts de fièvres et leurs guibolles flageollantes ne peuvent pas les porter.

Ces jours derniers, à la Corogne, a radiné le vaisseau *Isla de Panay* bondé d'une trifouillée de blessés et de malades.

Autant dire que ce bateau était une succursale de la Morgue.

Il portait six cents agonisants et y avait, — en gros et en détail, — un seul et unique médecin pour donner des soins à cette foultitude.

Un médecin pour six cents malades !

On ne se fout pas en frais de vétérinaires en Espagne !

En supposant ce médocastre le mieux intentionné du monde, il est évident qu'il ne pouvait pas suffire à sa besogne.

Pendant la traversée il est mort 70 soldats; en outre, on a dû en débarquer à Puerto Rico 55 autres qui étaient à l'agonie; de plus, en descendant les victimes du bateau à terre, trois ont succombé.

Pour ce qui est des survivants ils ne feront pas de vieux os: on peut creuser leurs fosses, — ils ne seront pas longs à tourner de l'œil !

—o—

Malgré toutes ces horreurs, la gouvernance trouve encore des soldats pour aller à Cuba !

Voilà qui est bougrement triste, nom de dieu,

Plus triste encore que toutes les abominations de la guerre !

Pourtant, y a des bons bougres qui ont les pieds plats: tous les jours des déserteurs s'éclipent et rappliquent en France.

Et foutre! ça ne va faire que croître et embellir: ces jours-ci, va avoir lieu en Espagne l'opération du tirage au sort.

Et, mille tonnerres, c'est pas le tirage au cul qui manquera !

CHOUETTES RÉUNIONS

La pestaille ne rate jamais le coche pour canuler les bons bougres.

L'autre soir, à la Maison du Peuple, le copain Girault devait faire une de ses conférences; par une sacrée déveine, la déclaration préalable ne fut pas faite.

Si c'eût été des plats-culs à qui ce léger avaro fut arrivé, la police aurait fermé ses sales quinquets.

Elle s'en est bien gardée !

Une bande de roussins se sont amenés et ont empêché la réunion.

Ça n'a été que partie remise ! La réunion a eu lieu dimanche et ce jour-là, toutes les trouducuterics légales ayant été remplies, — la fôorme! — la réunion a eu lieu.

Et c'est aux applaudissements de tous les bons bougres présents que Girault a donné lecture d'une habillarde écrite par Angiolillo quelques jours avant son acte et qui peut être considéré comme son testament politique.

Voici ce flambeau :

Cher camarade, faudrait-il que je sois ingrat de votre accueil, de ta compagnie et de toi pour ne pas vous écrire ce matin, alors que je vais peut-être m'éloigner de vous pour longtemps. Vous vous étonniez dernièrement de mon silence. Il était motivé par de puissantes causes intimes que le temps seul vous fera connaître.

J'ai pensé et je pense toujours à ceux dont vous me causiez lors de ma dernière visite. Je tiens à vous en parler encore ici, afin que vous sachiez l'amour que je porte à tous ceux qui souffrent de la brutalité humaine.

L'infamie de quelques-uns n'a pas de limites et la délivrance des martyrs qui gémissent au fond de toutes les Bastilles modernes ne sera due qu'à l'énergie violente de quelques révoltés et en dehors de toutes considérations historiques qui peuvent être émises par la plume bourgeoise.

Un signal de vengeance consciente pourrait peut-être briser bien des chaînes car la bourgeoisie est lâche et peureuse dans ses répressions, et des sacrifices forts et puissants dans leurs mépris de la vie, pourraient mettre fin à un état de choses intolérable.

C'est là, il me semble, cher ami, qu'est le salut. L'espoir va peut être luire dans le cœur

des opprimés, car un éclair vengeur peut luire dans la pénombre des luttes sociales.

Que les uns soient des faibles et les autres des égoïstes, cela ne détruit pas l'ardeur de la générosité individuelle des mystérieux qui surgissent parfois aussi vite que l'ouragan qui surprend.

Mes lignes seront peut-être un peu incompréhensibles pour toi lorsque tu les liras, mais j'espère d'ici peu t'en donner une plus matérielle explication.

Beaucoup d'amitiés à ta compagnie et ma plus chaude poignée de main pour toi.

Michel ANGIOLILLO.

P.-S. — Excuse la brièveté de cette lettre. Je vais à un rendez-vous important.

La Légende du Chiffonnier

Par JULES JOUY

Air du *Juif-Errant*.

Promenant sa lanterne,
Sa hotte et son crochet;
Piquant, dans la nuit terne,
L'ordure et le déchet;
Le Temps erre, à pas lents,
Depuis mille et mille ans.

Auprès du patriarche
Et suivant tous ses pas,
Le Progrès lui dit: « Marche!
Et ne t'arrête pas!
Fouille, vieux chiffonnier,
Pour remplir ton panier!

Va, sans cesse; ramasse,
Sans peur et sans dégoût,
Ce que, sur terre, amasse
D'objets bons pour l'égout
Ta putréfaction,
Civilisation!

Vois; cette pourriture.
C'est la Société.
Regarde, cette ordure,
C'est la Propriété.
Là, cette infection,
C'est la Religion.

Approche ta lanterne;
Ce que tu vois briller
Ici, c'est la Caserne;
Là-bas, c'est l'Atelier;
Ici, viande à canon;
Là-bas, viande à patron.

Quel métal flambe et crie,
Heurté par ton crochet?...
Vois, c'est la Monarchie...
Enlève ce hochet!
Prince, roi, pape ou czar,
Pique, pique au hasard!

A la hotte! à la hotte!
Tous, en un tour de main...
Mais que vois-je, qui flotte,
Là-bas, sur le chemin?...
Pour mieux voir ce lambeau
Amène ton flambeau...

Eclaire; fouille, fouille!...
Là, pique!... Qu'est-ce enfin?
Halte! c'est la dépouille
D'un pauvre, mort de faim!
Cette loque d'azur,
C'est le drapeau futur! »

Crapulerie Gouvernementale

Au moment où nous allons mettre sous presse, nous apprenons que le numéro 96 du *Libertaire* vient d'être saisi.

La gouvernaille ne rate pas une occasion pour nous tailler de la réclame.

C'est un excellent moyen pour que, demain, le numéro saisi soit entre toutes les mains; la cause de nos frangins d'Espagne n'en sera que mieux entendue — et ça fera de la bonne propagande!



Blocus d'un château

- Y a du grabuge à Mouzeil, un patelin près de Nantes où y a des mines exploitées par des grosses légumes.

Le directeur de ces mines, mossieu Camille Talvande, en vrai grigou, n'a pas encore casqué ses prolos, depuis trois mois.

Nom de dieu, fallait bien qu'elles boulotent les gueules noires!

Aussi, malgré les alléchantes promesses du Talvande, et comme les prolos, kif-kif sœur Anne, ne voyaient toujours rien venir, ils ont décidé de ne plus en foutre une datte tant qu'ils ne seraient pas casqués.

La caisse ne s'étant pas ouverte samedi, les bons bougres, au nombre d'une centaine, ont cherché à dégouter le directeur.

Mais, va te faire foutre! mon directeur manquait à l'appel!

Le lendemain, dimanche, les gueules noires se mirent de nouveau à la recherche de mossieu Talvande, mais, hélas! toujours en pure perte.

Voyant qu'ils ne pouvaient le dégouter, ils résolurent d'aller à la turne seigneuriale de l'honnête directeur, au château de la Béchoulière.

Malgré que le blocus fut très sérieux, les bons bougres ne purent encore voir sortir le crapulard qu'ils cherchaient.

Les mineurs, le lendemain, n'ont pas repris le travail.

Pas de pognon, pas de boulot!

Et c'est très juste!

Quand ils palperont la monouille des trois mois d'arrière, ils dégringoleront dans la fosse, — mais pas avant.

Ces gueules noires, foutre, ont l'air tout plein pacifiques, car, en somme, je ne m'imagine pas très bien un zigou déleuré qui travaillerait pour le compte d'un plein-de-truffes, sans que celui-ci ne lui aboule un radis, durant trois mois, et sans que le prolo, pendant ce laps de temps, ne montre les dents.

En tout cas, mieux vaut tard que jamais! Seulement, quoique les gueules noires de Mouzeil ne fassent que réclamer leur dû, il pourrait bien leur survenir quelques anicroches.

Les capitalistes sont les maîtres, y a pas d'erreur; or, ils ont tout ce qui représente la force à leur service et le Talvande ne tardera pas à faire rappliquer les charpentiers à Félicque sous le prétexte de faire cesser le blocus de son château.

Y aura des arrestations, des condamnations, des entoilements.

C'est les prolos qui auront tort!

Pourquoi s'avisent-ils aussi d'aller troubler mossieu Camille jusque dans sa propriété?

« L'argent ne fait pas le bonheur », se dit le Talvande, et comme il veut le bonheur de ses esclaves, il ne leur fout pas un centime.

De ce grabuge, comme je le dis plus haut, il ne sortira que des avaros pour les prolos, car mossieu Camille Talvande est on ne peut plus insoupçonnable de la plus légère malhonnêteté.

Par contre, ça pourrait changer d'allures si les gueules noires savaient — et si elles voulaient, nom de dieu!

OHÉ, LES BONS FIEUX!

C'est

LE 1^{er} OCTOBRE

Que sera mis en vente

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

.....

Inutile de seriner aux camaros que le nouvel almanach, kif-kif les trois précédents, sera

bondé de chouettes histoires et de galbeux dessins.
Pour l'instant, y a pas mèche de donner le menu complet de l'almanach. Qu'il me suffise de dire, pour foutre l'eau à la bouche des bons bougres, que sa couverture, — un dessin en couleurs, — sera rupinskoff et que l'intérieur sera à l'avenant.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Les dépositaires du Père Peinard et les copains sont priés de faire leurs demandes au plus vite, afin de fixer le tirage illico.
Que ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.



Brutalité patronale

Bordeaux. — Les employeurs ont tous les droits, chacun sait ça. Et, non contents de faire trimer leurs esclaves du matin au soir, ils les injurient tant et plus.

Un crapulard qui s'est distingué, ces jours passés, c'est l'exploiteur Faure.

Ce brave patron avait comme ouvrier forgeron un tout jeune homme, n'ayant pas du pissat de richard dans les veines et la tête près du bonnet.

Le fiston, depuis six ans, était employé chez le Faure en question. Après toutes sortes de salauderies endurées, le bon bougre donna sa démission et, comme c'est l'habitude, réclama à son singe un certificat.

Mais, va te faire foutre, mon gas ! L'omnipotent galeux renvoya avec perte et fracas son ancien ouvrier, lequel ne manqua pas de se rebiffer contre de pareils procédés.

Mais, en pure perte ! Le salaud ne voulut pas délivrer de certificat.

Le père du fiston, ayant voulu aller laver la caboche à fond à l'exploiteur de son fils n'eût pas une épatarouflante réception.

Le patron, aidé de ses deux rejetons, se précipitèrent sur le père du gas sans que celui-ci ait eu le temps d'en placer une. Et zou ! et allez donc ! Des bochons à la clé et le père du frangin est foutu à la rue.

Il est vrai que les trois salopiards ont été hués par les passants, mais ça ne leur fait ni chaud ni froid.

Du moment que ces crapulards ont tous les droits ! — Et ils les auront jusqu'à ce que les travailleurs se décident à se grouper, à s'organiser, à produire et surtout à consommer, — et qu'ils foutent au rancard toute l'engeance dirigeante et la vermine patronale !

Toujours le veau d'or !

Nîmes. — Notre garce de société, panachée de ses ignobles préjugés, vient de donner à l'insatiable Veau d'Or une victime de plus.

Le fait est banal, nom de dieu !
Un boucher, Fabre, imbu du préjugé du faux amour-propre et gêné dans ses affaires, s'est lardé de quatre coups de couteau.

Le pauvre bougre avant que de tourner de l'œil n'a pas ralé moins de deux heures et demie.

C'est pas gai, ces histoires-là, foutre !
Et dire qu'elles arrivent tous les jours parce que les cerveaux ne sont pas suffisamment décrassés.

Ça ne prouve pas en faveur du Progrès !
La seule responsable dans la mort du boucher Fabre, l'Autorité, n'en joue pas moins son Ponce Pilate : elle s'en lave les pattes, la charogne !

Société de l'Immaculée Conception

Flizécourt. — Un bon bougre m'envoie les tuyaux suivants qui prouvent que, si l'exploitation est grande, la couche d'abrutissement que nous ont fourré les chameaucrates est bougrement épaisse :

« Dans un article intitulé le Château de la

Navette, le PÈRE PEINARD disait que les ouvriers de la maison Saint gagnaient à peine quinze sous par jour à coudre des sacs.

« Cela est exact, mais quelques femmes avisées ont cherché et trouvé le moyen d'augmenter leur maigre salaire.

« Voici la recette, — elle est infailible :
« Avant tout, il importe d'être belle, puis d'aller à confesse et de se laisser enrôler par le euré dans la Société de l'Immaculée Conception, ensuite d'édifier ses compagnes par des airs de sainte-nitouche.

« A l'égard des contre-coups et employés de l'usine, la pieuse créature n'est pas tenue à la réserve et à la chasteté..., bien au contraire ! Plus elle se montre dévergondée et d'accès facile, plus elle reçoit de travail avantageux, — relativement. »

Et voilà ! Ce n'est pas plus difficile que ça. Pour se faire gober des exploiters, y a qu'à se ravalier et à s'avilir.

N'empêche que ces charognes jérémyent tant et plus contre le débordement de la prostitution.

Bougres de salauds ! Qui donc l'engendre si ce n'est vous ?

Pensez-vous que c'est pour leur plaisir que les pauvres bougresses s'en vont trouver mossieu le curé et se laissent culbuter par toute la légumerie de vos bagnes ?

Que non pas ! Si les malheureuses font ainsi, c'est parce qu'elles y sont poussées par la misère.

Victoire avortée

Saint-Etienne. — Thiers, le sinistre vieillard, outre ses assassinats, fut président de la République pour avoir qualifié le populo de vile multitude.

Mossieu Constans devint célèbre quand les socialos le giflèrent des épithètes de voleur et d'assassin, et Ferry le Tonkinois, de macabre mémoire, fut le Benjamin de la bourgeoisie parce que son impopularité ne laissait plus rien à désirer.

Et, nom de dieu, quoiqu'on ne parle plus guère de ces oiseaux, c'est un fait acquis que les politicards sont d'autant plus célèbres qu'ils sont impopulaires.

A l'heure actuelle, mossieu Méline est en passe de devenir un grand homme et, foutre ! le meeting tenu samedi, au Prado, est tout à fait dans la note à contribuer à son ascension.

Des jean foutre d'avenir ont bafouillé des longs discours sur le « pain cher ». Ces andouillards, n'ayant d'autre ambition que d'entrer à l'Aquarium, ont jubilé ferme, parce qu'une partie du populo a applaudi à leurs bafouillages et que tout le populo a gueulé contre Méline.

Ils se sont frotté les pattes, les gas, en songeant que le règne du Méline aurait une fin et alors que le leur commencerait.

— Citoyens ! a fait le président en levant la séance, vous venez de voter un ordre du jour de blâme contre le gouvernement, c'est très bien. Vive la république !

— Vive la Russie ! a rogommé un soulard.
Et l'assistance s'est débiné en se tenant les côtes, car les manigances des ambitionneurs à qui un copain venait de casser pour deux sous de vérités, ne feront pas encore bouillir la marmite des socialos négociant kif-kif des pratiquants de Notre-Dame de la Galette.

Policier rigouillard

Reims. — Ces jours derniers, un bon fieu qui baguenaudait dans la rue du Barbâtre, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, aperçut un assez fort rassemblement.

Le gas s'approcha en sondeur et reluqua un sergot, le n° 19, qui serrait le kiki à un prolo qui avait un verre dans le blair, au point de l'estrangouiller.

Sitôt que le roussin vit le bon fieu, et comme il le connaissait pour avoir des idées « avancées », le salopiard voulut faire des frasques.

— Au nom de la loi ! qu'il lui bave, je vous réquisitionne pour me prêter main forte.

— Ah ! de la peau ! Faites votre besogne, rouspéta le gas.

Devant ce refus, le sergot n'imagina rien de mieux que de dresser une contravention au bon bougre.

Et de quel droit, si vous plaît, mossieu le sergot ?

Alors, le puant personnage se rabattit sur un autre prolo qui, de son premier mouvement, refusa. Mais, sur la menace d'une contravention, kif-kif le bon fieu, le prolo accepta cette sale ouvrage.

Où allons-nous, bon dieu ! Si maintenant les postailles se mettent à réquisitionner les bons bougres pour leur dégoutant métier, et que ceux-ci filent comme des petits agneaux, sous les menaces illégitimes des roussins ?
C'est bougrement triste, nom d'un pétard, quand un prolo au lieu d'envoyer dinguer un roussin à sa sale besogne, lui prête la main !

Toujours les lois scélérates

Millau. — Le camarade Mouysset, sur le point de finir ses trois mois de ballon que les chats-fourrés lui avaient octroyés, croupit encore en prison.

La jugeaille du patelin a pensé qu'il ne fallait pas que Mouysset rentre dans la vie civile.

Sous prétexte que le bon bougre, vis-à-vis de ses gardiens, n'était pas un flaire-fesses, les enjuponnés l'ont condamné à un an et un jour de prison et la rélegation à l'expiration de sa peine.

C'est donc le bagne à perpète !
Cette crapulerie était préméditée longuement à l'avance.

Par suite des mauvais traitements qui, à plaisir, lui étaient infligés par ses féroces gardiens, le pauvre Mouysset a fini par se rebiffer.

C'est tout ce que voulaient les chats-fourrés : pousser cet homme à bout pour que, d'inoffensif, il se transforme en révolté.

Ils ont réussi les charognards. Mouysset ira finir ses jours dans une île malsaine... et la société sera sauvée.

Et ça se passe en pleine R. F., alors que des andouillards gueulent que les lois scélérates ne sont pas appliquées et qu'un Félisque, qui fait la pluie et le beau temps en notre doux pays, va se biturer avec un Nicolas, sous les grands mots de paix et de fraternité !

Un fils à papa

Saint-Ouen. — C'est du Saint-Ouen qui est dans la Somme, et non de celui qui perche derrière les fortifs que je veux parler.

Le maire du patelin est en même temps directeur du bagne du marquis de Carabas. Ce n'est pas qu'il ait inventé le fil à couper le beurre..., oh non ! Mais, par habitude, les esclaves votards élisent toujours leur maître, — surtout quand, comme c'est le cas, il est un garde-chiourme à poigne.

Son loupot chasse de race. Il a 18 ans et on l'a bombardé sous-directeur du bagne.

Mince de chic ! si jeune et déjà si capable !
D'ailleurs, comme chiens de garde, le petit merdaillon est réussi et possède un assortiment de qualités : il a l'agilité du singe, la férocité du bourgeois, la haine de tout ouvrier...
Tout pour lui, quoi !

Si les petits cochons ne le mangent pas en route, il ira loin.

Voici un de ses tours : le blanc-bec grimpe sur les toits de l'usine et, par les lucarnes, surveille les turbineurs.

L'autre jour, il reluqua une gosseline lisant le feuillet d'un canard ; illico, le merdaillon descend de son perchoir, court à la pauvre fille, l'engueule salement, déchire le journal en mille morceaux et fout 20 sous d'amende à la petiote.

Dans sa fureur aveugle, le lustucru avait cru s'attaquer au Père Peinard !

Et, pour ce bel exploit, il s'attend sans doute à être décoré du poireau par l'aaffmeur Méline.

Si le petit saligaud n'avait pas été sûr de sa puissance il n'aurait pas canulé la pauvre comme il a fait : s'il avait craint d'encaisser une châtaigne sur la hure, il aurait filé doux.

Mais voilà : c'est toujours l'histoire du jeune maître qui brutalise l'esclave, obligé de se taire ou de ne pas manger !

CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard : LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fournira tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les Auteurs n'ont qu'à les réclamer à leur marchand. Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue Deux ronds.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

Les copains désireux de recevoir directement les Chansons illustrées du Père Peinard, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes :

Abonnements à la série de douze chansons : pour la France, 1 fr. 50 et pour les autres pays, 2 fr. 75.

AVIS AUX CAMARADES

Les camarades d'Algérie et des villes de France se trouvant sur le parcours pour s'y rendre, sont avisés que Louise Michel et Broussouloux se proposent d'y faire une tournée de conférences.

Ils partiront le 1^{er} novembre. Prière de se mettre en correspondance avec Broussouloux, 41, rue Montcalm, en lui donnant les renseignements suivants : l'adresse des salles les mieux disposées; la contenance et le prix des dites salles; le nombre d'affiches nécessaire pour la publicité.

Le camarade Prost ayant été obligé de revenir brusquement à Paris, prie les personnes qui auraient des communications à lui faire de lui écrire aux bureaux du Père Peinard.

D'ici peu, Prost recommencera sa tournée dans la région de Clamecy, Château-Chinon, etc.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps. Samedi 25 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Jean Marestan. Sujet : l'Universelle religion. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

Les Critiques Sociales, par E. Girault. Maison du Peuple, 47, rue Ramey, lundi 27 septembre, à huit heures et demie du soir, cinquième partie : le Capital et la Misère. Entrée : 25 centimes pour les frais.

Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève. Causerie par un camarade.

Mardi 28 courant, à huit et demie du soir, à la Maison du Peuple, 4, impasse Pers (rue Ramey), conférence par la camarade Mary Huchet sur « le droit des femmes à la révolution, l'exploitation du travail, les salaires dérisoires ».

La citoyenne Coutant, ex-présidente des syndicats féminins à la Bourse du Travail, prendra la parole. Au cours de la conférence, il sera donné lecture d'une lettre adressée par Louise Michel. Entrée : 30 centimes.

Les communications doivent être adressées à la camarade Mary Huchet, 39, rue Berthe.

Bibliothèque sociologique des Travailleurs libertaires du XII^e. La balade qui devait avoir lieu dimanche dernier est renvoyée au dimanche 26 septembre. Rendez-vous unique, rue des Trois-Bornes, 19, chez Laporte, à trois heures précises.

Vendredi 24 septembre, à huit heures et demie, salle Piro, rue des Nonains d'Hyères, 8, grande réunion publique et contradictoire. Ordre du jour : les Crimes des républicains. Orateurs : Raubinau, Boala, Brunet, Sadrin. Entrée : 30 centimes.

Saint-Denis. — Camarades, déjà les partis politiques commencent à se remuer en vue des élections prochaines, quant à nous, abstentionnistes, nous n'avons pas à attendre de telles périodes pour faire de la propagande, notre action doit être de tous moments. Aussi c'est pourquoi l'étude est utile, nécessaire; dans ce but, nous faisons appel à tous les camarades, à tous les hommes sensés afin que nos réunions de groupe soient intéressantes.

La Bibliothèque sociale de Saint-Denis tient ses réunions tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Pré-St-Gervais. — Les libertaires se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-proprétaire.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les samedis à 9 h. du soir, 131, faubourg de Paris.

Le camarade Barion, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Afin d'aider à l'éclosion de la Sociale un bon bougre a pris l'initiative de vendre les canotons. Turéllement, comme il faut, que le bon ficu bouffe chaque jour, il engage les camarades à prendre les journaux chez lui, ou mieux il les portera à domicile.

Chaque dimanche, il passera dans les groupes; il fera parvenir aux journaux toutes communications intéressant l'idée.

Il tient une collection de brochures à la disposition des copains. — Auguste Matteo, 31, rue de la Comédie.

Les journaux sont en vente dans tous les kiosques.

Roubaix. — Les camarades de Roubaix, Tourcoing et environs sont priés de se réunir le samedi 25 courant, à la Brasserie libertaire, 78, rue de Nouveaux. Très urgent.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de Jeunesse Internationale, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études. Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Tours. — Les personnes désirant « le Libertaire », le « Père Peinard », les « Temps nouveaux » peuvent les demander au vendeur, 22, rue Gobier, au premier étage, ainsi que dans toutes les réunions, on y trouve également les chansons, brochures et volumes libertaires.

Amiens. — Les copains sont invités à se réunir le dimanche 26 septembre, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours, pour continuer l'organisation de la soirée familiale. En outre, causerie par un camarade.

Reims. — Le camarade Fondrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Tous les camarades sont invités à se réunir le samedi 25 sept., à 8 h. 1/2, au Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les cultoter.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la propagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Mousseron. — Dimanche 10 octobre, salle du Carrossier, rue des Moulins, conférence publique et contradictoire, suivie d'une soirée familiale au profit des torturés de Montjuich.

Les camarades de Roubaix et des environs sont invités.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Verviers. — Nizet, 63, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orléans.

Aux Compagnons Liégeois. — En présence de l'avortement du Congrès de Bruxelles, les compagnons liégeois se sont trouvés dans la nécessité de convoquer un congrès supplémentaire. Toutefois ce congrès ne devant porter que sur les

moyens pratiques de propagande théorique, nous n'y invitons que les camarades de notre région.

Prière aux camarades de Verviers, Enival, Namur, Huy, Jemeppe, m., Seraing, Herstal, Ougrée, Guvegnée, Engis, Hermalle, Fiemalle, Fléron, Tilleur, etc. de se réunir et d'envoyer des délégués pour discuter l'ordre du jour suivant :

Création d'un journal; organisation de conférences; propagande au sein des syndicats; divers.

Si les compagnons des localités susnommées avaient encore d'autres points à mettre à l'ordre du jour, prière de les adresser au compagnon Georges, 85, quai Orban, Liège.

Ce congrès aura lieu à Liège, le 26 septembre, à 10 h. du matin et se tiendra au Café National, place Saint-Lambert.

Prière aux camarades de s'occuper de la chose. — Le secrétaire : Georges.

Bordeaux. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent chez M. Arthur Lafosse, débitant-restaurateur, à la « Petite Bourse », 11, rue des Augustins, à St-Julien.

Deuxième conférence contradictoire à la campagne, samedi 25 septembre, à huit heures et demie, salle Naud, à Lormont (Gironde).

Sujets à traiter : Formulation des théories anarchistes, du rôle des propriétaires de la terre, des prolétaires agricoles. Entrée : 10 centimes.

Petite Poste

G. Amiens. — M. Ancey. — A. Niot. — P. Lille. — B. Nice. — W. Calais. — H. Weir City. — T. Haudrey. — P. St-Etienne. — M. Bruxelles. — Verviers (par T. N.). — P. Beaune. — C. Grenoble. — D. St-Quentin. — B. Denain. — M. Troyes. — F. Amiens. — B. Limoges. — M. Reims. — N. Herstal. — G. Carmaux. — L. Epinal. — G. Tarare. — H. St-Nazaire. — P. A. Malaquais. — S. Roubaix.

H. à St-Nazaire. — Je ne connais pas cette publication.

Le camarade O. à Clamecy est prié de donner de ses nouvelles à Prost.

F. à Amiens : c'est par oubli que nous ne t'avons pas accusé réception.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD. Un camarade d'Auteuil, 0.50; G. Vienne, 50 Jean Bon, 0.50.

Pour la famille d'Angiolillo : Un chéniste de Grenoble, 1 fr.

Pour les bannis de Montjuich : Des copains de St-Etienne, 2 fr. 20.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs. S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	aux bureaux	franc
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broché)	0.	0.
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.	0.
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fascic de chonettes histoires et de galbenues	0.25	
Illustrations.....	0.10	
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.		
Guenles Noires, album de 10 croquis, d'après		
l'ouvrage de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert.....	1.00	1.50
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.50
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeux de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	3.30
La collection de La Sociale, 1886 et 1886, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, pris 1 fr. 35; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : GRANDEDIER
Imprimerie GRANDEDIER, 120, r. Lafayette, Paris



Les chameaucrates ont pris le garrot pour paratonnerre social... Ça ne leur sauvera pas la mise!